

par R. Tinsley

Photos de l'auteur

10 MINUTES

pour survivre

LE coup de sonnette à la porte d'entrée, n'était pas plus précipité que d'habitude. Lorsque j'ai ouvert la porte, j'ai été surpris de découvrir deux hommes que je ne connaissais pas se tenant dans la demi-obscurité de ce printemps.

« Bonsoir », dit celui qui ne tenait pas l'appareil photographique. « Je suis Jim Biery, de *Mécanique Populaire*. Je suis ici pour voir si vous voulez faire un article de camping spécial pour nous. » J'avais déjà écrit plusieurs articles pour *Mécanique Populaire* dans le passé, et j'ai donc accepté aussitôt.

Et c'est à ce moment qu'a commencé la plus renversante — et la plus passionnante — expérience de mon existence.

« L'article, dit Jim, commence dès maintenant. Vous avez exactement dix minutes pour charger votre famille et les approvisionnements dont vous pouvez avoir besoin dans votre voiture et pour quitter la ville et vous rendre dans un endroit aussi éloigné que possible de toute autre vie humaine. »

« Vous devez rester à cet endroit sans aide et sans contact, pour essayer votre faculté de survivre — si vous le pouvez — pour une période de temps indéfinie avec les seuls objets que vous pourrez emballer dans les dix minutes qui vont suivre. Votre temps commence maintenant. »

Dans cette ère d'armements thermo-nucléaires et de menaçants gros titres de journaux, j'ai, comme bien d'autres pères, été tracassé dans le secret de mon propre esprit par la question : « Pourrais-je protéger, nourrir et abriter les êtres que j'aime si

nous étions soudainement rejetés, seuls, hors de cet environnement civilisé et dans la sauvage solitude ? »

Je n'allais pas tarder à connaître la réponse.

Dans ces dix minutes d'affolement, moi-même, mon épouse, Marjorie et notre fils de quatre ans Reed, avons rassemblé un véritable bric-à-brac. Avec Abrigail, le chien-basset de la famille, nous avons émigré dans la nature et nous avons essayé de nous y faire un « home » comme si nous étions destinés à y passer le reste de nos vies.

Dans ces quelques premières secondes, mes réactions ont été la surprise et le choc. Dix minutes ! Vous avez passé une vie conjugale tout entière à accumuler les nécessités de base, et peut-être quelques articles de luxe, de la vie de tous les jours. Maintenant, il vous faut soudainement analyser cette vaste collection de marchandises, éliminant tout sauf les seules choses nécessaires pour survivre dans les bois, ceci dans une simple dizaine de minutes de temps.

Quelles sont les choses importantes, nécessaires ? Quelles sont celles qui ne le sont pas ? J'ai couru jusqu'au placard de mon fumoir et j'en ai ouvert la porte toute grande. Mes yeux ont scruté le contenu et mon esprit a rejeté de côté, à toute vitesse les articles non nécessaires. Un fusil, des munitions, des accessoires de pêche. Ceci furent les premières choses que j'ai choisies. Je savais que je pourrais, avec un peu de chance, utiliser ces « outils » pour procurer de la nourriture à ma famille. Puis j'ai pensé à d'autres objets essentiels, une hachette, une

lampe électrique de poche, des allumettes et de la literie.

La première considération de mon épouse a été la nourriture. Elle a vidé tout le garde-manger, récoltant ainsi vingt-quatre boîtes de conserves assorties, des morceaux d'une miche de pain, des boîtes de biscuits, de café et de sucre. Dans sa hâte, elle a oublié des produits tels que la farine, la graisse, le maïs, les fruits secs et les haricots. Elle a aussi pris un vieux drap pour faire des bandes de pansement, des médicaments et une bouteille d'eau, diverses choses dont les émissions de la défense passive lui avaient laissé le souvenir.

(Tandis que nous nous précipitions et nous faisions tout ce souci, le rédacteur de *Mécanique Populaire* nous chronométrait calmement avec sa montre, tandis que son photographe nous faisait partir des ampoules flash dans les yeux.)

Ensemble, nous avons collecté trois couvertures supplémentaires et ce que nous espérions devoir être l'habillement adéquat.

L'équipement de survie de Reed consistait en six livres de « comics » ou petits dessins.

Les dernières choses dont se saisit Marjorie furent une brosse à cheveux et un tube de rouge à lèvres, ses solitaires articles de luxe pour la vie dans la nature.

Tandis que nous nous préparions, je me creusais l'esprit pour trouver un endroit où aller. Le réservoir d'essence de notre voiture était plein aux trois quarts. J'ai choisi ce que l'on appelle la « contrée des collines » du centre du Texas, un soulèvement granitique portant le nom de Edwards Plateau, à quelque 200 km à l'ouest de notre maison d'Austin, dans une vallée se trouvant à la jonction de la Llano River et de la Honey Creek. Je savais que, dans cette région, je pourrais prendre du poisson et je trouverais des quantités de lapins et d'écureuils. Il y avait un petit ruisseau alimenté par une source qui pourrait nous ravitailler en eau. Je savais aussi que cette zone était très boisée et que nous y trouverions largement assez de bois pour nous chauffer et pour nous construire un abri.

Le site et la route pour s'y rendre étaient hors de tout réseau de circulation, éloignés des « sentiers battus » et écartés des zones de retombée atomiques probables. Le voyage nous laisserait un peu d'essence de reste pour les cas d'urgence autour du campement. Et c'est ainsi que nous sommes partis... notre voiture chargée avec juste l'équipement dont nous avons pu nous saisir dans ces cruciales dix minutes.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris combien cet essai était réaliste. Une personne serait avertie d'un désastre imminent assez à l'avance pour pouvoir s'enfuir avec un peu plus que tout juste les vêtements qu'elle aurait sur le dos. Elle aurait aussi l'automobile familiale, un important « outil de survie » en elle-même. La longueur de temps que la personne aurait à passer dans les bois serait impossible à déterminer. Peut-être pourrait-







« Nous avons d'abord posé nos lignes de fond... puis nous nous sommes mis à la construction d'un abri en appentis. Notre journée tout entière est occupée à nous installer un abri... et à explorer le terrain à la recherche d'aliments naturels.

« 14 mars : Première nuit au campement, nous avons fait du ragoût de lapin. Lorsque nous sommes revenus d'une chasse nocturne, le chien avait mangé le ragoût... »

« 15 mars : Transporté des morceaux de roc en haut de la pente pour faire un foyer et une table. J'ai fait dix ou douze voyages, et, ce soir, j'ai des douleurs dans tout le corps... »

elle retourner dans sa maison d'origine dans les deux semaines. Peut-être lui faudrait-il passer le reste de sa vie à lutter pour vivre sur le terrain ainsi que le firent ses plus lointains ancêtres.

Il est un fait significatif qui ne tarde pas à vous frapper. Ce qu'une personne emporte avec elle — lorsqu'elle n'est avisée d'un état d'urgence que très peu de temps à l'avance — ne lui permettra que de passer par la période critique durant laquelle sa famille et elle-même apprennent à vivre sur le terrain pour une durée peut-être indéfinie.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés seuls dans le calme des bois par un matin de mars. Qu'allions-nous faire en premier lieu ? Il y avait beaucoup de choses à faire. Nous abriter et nous nourrir étaient considérés comme les points les plus importants... nous commencions déjà à avoir faim. Nous avons d'abord placé nos lignes de fond le long de la rivière, espérant attraper des poissons-chats. Puis nous nous sommes mis au travail sur notre appentis.

C'était un abri grossier, mais adéquat. Deux arbres rabougris furent recoupés à une hauteur de souche de 1,50 m environ pour devenir des montants verticaux perma-

nents. Les perches de faite, au nombre de trois, furent disposées à 45° d'inclinaison environ. Nous les avons attachées aux montants permanents avec le fil de fer des cintres à habit (et dire que nous avons considéré ces derniers comme un embarras alors que nous les arrachions, chargés de vêtements, de la garde-robe !). D'autres pièces transversales furent coupées et attachées avec du fil de ligne et des bandes de drap de lit le long du toit et des côtés. Des branches de cèdre furent entrelacées très serrées entre ces traverses. Puis des branchages de cèdre encore servirent à confectionner une sorte de grossier toit de chaume.

L'entrée faisait face au Sud. Si une vague de froid arrivait du Nord, nous avions raisonné qu'un feu réfléchissant allumé à l'entrée nous tiendrait au chaud. Des petits fossés creusés avec le vilebrequin de roues de notre voiture encerclaient l'abri pour faire dériver l'eau de pluie éventuelle. La première nuit, nous avons couvert l'abri avec la nappe de table de Noël de Marjorie, qui a surgi inexplicablement de notre matériel assemblé à la hâte, afin de nous protéger de la rosée. Le « chaume » en cèdre ne fut ajouté que le deuxième jour. Pendant tout notre séjour, nous avons été harassés par de frais vents de mars, mais l'abri nous a tenu chauds et protégés même par des températures nocturnes descendant aux environs de 5 °C.

Par la suite, une averse orageuse devait s'abattre soudainement sur nous pendant une nuit noire. Je me souviens que nous avons pataugé dans l'obscurité, transportant notre équipement dans la voiture. Bien qu'une



« L'appentis était un abri grossier, mais adéquat... trois beaux poissons-chats, pêchés dans la rivière pour le petit déjeuner, furent volés par un raton laveur. »



brève averse soit déjà tombée sur notre abri plus tôt dans cette semaine et que notre appentis ait arrêté l'eau admirablement, nous n'étions pas sûrs qu'il survivrait à cette violente pluie. Et nous étions sûrs que la voiture était étanche à l'eau.

Etonnamment, notre abri résista très bien. Au cours de notre grande expérience, il nous protégea de la plupart des averses les plus violentes. Le gazon au-dessous de l'appentis resta sec, la seule humidité l'ayant atteint quelque peu fut celle de l'eau soufflée par le vent à travers l'entrée.

En mettant les choses au mieux, cependant, cet abri n'était que provisoire. Au bout de deux semaines, les branchages de cèdre s'étaient desséchés et devaient être remplacés. La prochaine fois — s'il doit jamais y en avoir une, ce que nous espérons ne jamais voir se produire — je construirais un abri plus permanent, en troncs d'arbres jointés avec de la boue dans les intervalles, et recouvert d'un toit en mottes de gazon ou en chaume fait de longues herbes... et je n'oublierais certainement pas d'emporter une vraie hache avec moi pour ce chantier... au lieu de la faible hachette que j'ai prise cette fois-ci.

La nourriture s'est révélée être tout un cassement de tête. A la maison, je n'avais jamais accordé une seconde pensée aux trois repas que je consomme journellement. Mais au fond des bois, ces trois repas sont devenus un problème constant et exacerbant. Nous avons découvert que la recherche de la nourriture ne nous laissait guère de temps pour quoi que ce soit d'autre... même notre campement.

« 17 mars : Savoir que nous avions la voiture comme abri d'urgence me donnait une certaine sensation de sécurité, même là-haut dans la nature... »

« 18 mars : Quelle corvée que de transporter l'eau en remontant de la rivière... Après cela, j'apprécierai l'eau courante pour le restant de mes jours... »

Une routine se révèle importante

Le secret de l'affaire, s'il en est un, est d'adopter une routine. Le système que j'ai utilisé consistait à chasser tôt ou tard dans la journée, aux moments où les bêtes sauvages sont éveillées et se déplacent. Pendant le reste de la journée, je me suis concentré sur les travaux d'autour du campement et sur la recherche d'appâts pour la pêche. Dans le sol humide des bords de la rivière, j'ai trouvé des vers de terre. En découpant un trou dans le couvercle de l'un des bocaux vides que Marjorie avait emmenés, nous avons fait de celui-ci une efficace nasse pour la capture des « vifs ». Je l'amorçais avec des miettes de pain. Les grosses pierres du long de la rivière nous ont, lorsque nous les avons retournées, livré des hellgrammites (larves de corydalis cornuta d'Amérique) — un excellent appât pour le bass. Avec les vers, nous attrapions des perches. Nous mangions les plus gros poissons et nous utilisions les plus petits pour appâter nos lignes de fond.

Nous avons principalement vécu de lapins sauvages et d'écureuils. Les poissons se refusaient plutôt à coopérer, mais nous en avons quand même assez pris pour varier notre régime quatre ou cinq fois. Nous avons



« Nous avons principalement vécu de lapins et d'écureuils — et aussi d'une tortue à carapace molle. Nous étions stupéfaits de notre perte d'appétit... aucun d'entre nous ne pouvait manger à chaque repas plus que le volume d'une pleine tasse. »



« Les trois bocaux que Marjorie avait pris nous rendirent de précieux services... L'un d'eux, avec un trou découpé dans le couvercle, devint un piège à petits poissons... »

EN DEHORS DES VÊTEMENTS QU'ILS PORTAIENT, LES TINSLEY EMPORTÈRENT

24 boîtes de conserves de légumes assorties.
2 boîtes de lait évaporé.
Un quart de livre de biscuits secs.
Les trois-quarts d'une miche de pain blanc.
Un quart de bocal de café en poudre.
Une livre de café moulu.
Une livre de sel.
2 livres et demie de sucre.
Ouvre-boîtes.
5 bocaux en verre vides.
Une poêle à frire de 15 cm.
Une casserole d'un litre.
Couteau de cuisine, louche.
Un couteau de poche.
60 allumettes de types assortis.
Une hachette de camping.
Fusil rayé au calibre 22 avec 100 cartouches.

2 cannes à pêche avec moulinets.
Une lampe à pétrole.
Une boîte à accessoires de pêche.
6 livres de petits dessins.
Un demi-litre d'alcool à frictions.
Une douzaine de bandes de pansement.
Une brosse à cheveux.
Un tube de rouge à lèvres.
Un peigne de poche.
Une serviette de toilette.
Un ballot de literie, 3 édredons américains.
Une « nappe de table de Noël ».
6 mouchoirs d'homme.
Un drap déchiré.
4 paires de pantalons, Marjorie.
5 jupes, Marjorie.
4 corsages, Marjorie.
Une chemise de dessous, Marjorie.
Une paire de pyjamas, Marjorie.

Une robe d'intérieur, Marjorie.
5 pull-overs, Marjorie.
Une culotte de dentelle, Marjorie.
5 paires de pantalons, Reed.
3 paires de pyjamas, Reed.
Une veste, Reed.
Une veste de sport, Russ.
Une veste de chasse, Russ.
Une veste de pyjama, Russ.
3 pull-overs, Russ.
5 chemises de corps, 2 shorts, Russ.
5 paires de pantalons, Russ.
2 chemises habillées Russ.
Une cravate en soie mauve, Russ.
Une ceinture en cuir, Russ.
Une paire de souliers de tennis, Russ.
Une pipe et une blague à tabac, Russ.

« 18 mars : L'homme a fait un grand pas en avant lorsqu'il a inventé le matelas. La terre n'a tout simplement pas été faite pour dormir. »

aussi capturé une tortue à carapace molle qui fut pour nous une véritable fête.

Ce n'est que vers la fin de la première semaine que j'ai eu le temps d'improviser un collet. J'ai planté deux piquets sur l'un et l'autre des côtés de la piste. Ces piquets étaient encochés pour tenir la détente, un morceau de ligne de pêche monofilament presque invisible. Tout ce qui touchait cette ligne, disposée à 7 ou 8 cm au-dessus du sol, déclencherait la détente. Le collet lui-même était attaché à un petit arbre plié vers le bas à la façon d'un arc. Lorsque le fil de détente était touché, il libérait l'arbuste qui se redressait, tirant la boucle et la fermant brusquement.

Par certain matin du milieu de la semaine, je suis allé visiter mon collet, et je l'ai trouvé détendu. Le sol qui l'entourait était

déchiré et piétiné comme si quelque animal capturé s'était violemment débattu. D'après toutes les indications, il s'agissait d'un gros raton laveur. Mais l'arbuste n'avait pas été assez fort pour empêcher la bête de prendre pied sur le sol et de libérer son avant-patte prise au piège. Dans son principe, cependant, l'idée était bonne et, pour toute longue durée de survie dans les bois, je compterais sur une série de ces collets pour m'assurer une autre source de nourriture. Mais il en faudrait au moins une douzaine pour être sûr d'attraper quelque chose.

Par un matin favorable, je tuais un lapin ou peut-être un écureuil, ou peut-être même deux. Nous en mangions un pour le petit déjeuner et nous préparions l'autre pour le lunch. Le souper dépendait de la chasse du soir. Parfois, le temps était assez chaud pour créer un problème de la conservation des aliments. La façon la plus logique de conserver de la viande en campement sans



« Le fusil rayé de 22 à viseur télescopique est une bonne arme de survie — il approvisionnera en viande le chasseur moyen — le secret est d'être un pisteur et un chasseur délibéré et patient. »



« Une écharde est à enlever de la main de Reed. Lorsque l'on vit sur le terrain la maladie et l'infection sont de constants dangers... les mains se craquèrent par suite de l'immersion dans l'eau froide. »



« Pour n'importe quelle longue durée de survie dans les bois, je compterais sur une série de collets comme autre source de nourriture. Mais il en faudrait au moins une douzaine. »

réfrigération est de la « blanchir ». Nous coupons la viande en tronçons et nous jetions les tronçons dans de la saumure bouillante. Lorsque la viande virait au blanc, nous la retirions, l'attachions dans un chiffon pour la protéger des mouches, et la suspendions à l'ombre. Cette méthode nous a permis de conserver du lapin pour des temps allant jusqu'à trois jours.

Un autre procédé consiste à suspendre la viande pour la faire rafraîchir, puis à l'enterrer profondément dans la terre fraîche pour la journée. Elle peut aussi être coupée en minces bandes et salée ou fumée, ou même mise à sécher au soleil pour en faire du « charqui ».

Pas d'ennuis avec les insectes

En ces temps de l'année, c'est-à-dire en mars, nous n'avons pas eu trop d'ennuis avec les insectes. Nous avons conservé notre

« 19 mars : Il nous semble que nous sommes si loin de tout ici, spécialement pendant la nuit... Je donnerais une petite fortune pour un verre de thé glacé. »

viande bien protégée dans des sacs improvisés avec le vieux drap. De temps à autre, des insectes attirés par le feu ou la lampe électrique tombaient dans les casseroles pendant que nous faisons la cuisine. Ceci nous sembla tout d'abord écœurant mais, après quelques jours, nous sommes devenus très philosophes au sujet de toute l'affaire. Nous pêchions simplement les bestioles et les jetions, puis nous poursuivions notre préparation ou notre repas. Vous pouvez tolérer bien des choses lorsque vous avez faim.

L'adaptation à un régime presque exempt de graisse se fit avec une pénible lenteur. Pendant notre épreuve j'ai perdu quatre livres, Marjorie en a perdu neuf, et Reed en a perdu une. Ceci était peut-être

(Suite page 102)

10 minutes pour survivre

(Suite de la page 23)

le résultat de la combinaison de plusieurs facteurs : moins de graisses et d'amidons ; réduction de la consommation ; travail plus fatigant. Notre absorption de nourriture est restée à un taux très bas pendant tout le voyage.

Pendant plusieurs nuits, nous avons entendu un tatou tourner autour de notre campement. J'avais déjà mangé du tatou quelquefois — la chair en est grasse et a quelque peu le goût du porc. Ceci aurait été un soulagement bienvenu après notre régime trop « sec ». J'ai finalement réussi à tirer l'animal, mais seulement pour le voir se sauver, blessé, dans son terrier. Pendant plus d'une heure, en plein milieu de la nuit, nous avons creusé le sol pour essayer de l'atteindre, avec un démonte-pneu et une boîte de conserve. Mais nous avons dû quand même abandonner, découragés.

Pour compléter notre repas, nous avions deux douzaines de précieuses boîtes de conserves. Marjorie les rationna merveilleusement... nous sommes revenus avec trois boîtes intactes. Par ailleurs, nous avons exploré le terrain pour trouver des produits alimentaires naturels. Les oignons et le cresson sauvages poussaient à profusion le long de la rivière et du ruisseau. Nous les arrachions du sol avec un démonte-pneu de la voiture. Plus tard dans l'année, il y aurait des kakis et des raisins et d'autres fruits sauvages, diverses racines, des figues de Barbarie et même des fèves de mesquite (prosopis) qui peuvent être moulues pour fournir une farine de substitution.

Naturellement, les aliments, quels qu'ils soient, que vous emporterez avec vous ne pourront servir qu'à franchir temporairement l'intervalle de temps qu'il vous faudra pour devenir complètement capable de vous nourrir par vous-même sur le terrain. L'homme existe grâce à ce qu'il emmagasine en période d'abondance pour subvenir à ses besoins pendant les saisons plus maigres — comme par exemple lorsqu'il fait des stocks de noix à l'automne, et lorsqu'il collecte en automne assez de viande pour durer tout l'hiver. La nourriture peut aussi être cuinée et être « mise en boîtes » dans de grands récipients. Il est permis à la moisissure d'en couvrir le dessus. Ceci forme un joint naturel, un scellement qui était populaire dans les premiers temps de l'expansion américaine vers l'Ouest. Lorsque de la nourriture doit être prélevée pour être mangée, la moisissure est enlevée par raclage.

Le régime de plantes et baies naturelles varie suivant les régions différentes. Mais, presque sans exception, il y a toujours dans la nature sauvage quelque chose de bon à manger, de nourrissant et de substantiel. Dans notre cas, ces plantes sauvages furent utilisées à la fois pour elles-mêmes et comme assaisonnement des aliments, comme lorsque

FEU VERT

POUR BRULER LES ÉTAPES DE LA RÉUSSITE

Pour réussir VITE
SANS DIPLOMES, SANS CONCOURS

choisissez l'une de ces Carrières
passionnantes, lucratives et ouvertes
à tous et à toutes, que seul peut
vous offrir le

COMMERCE

...et cela avec

10 ANS D'AVANCE

grâce à la Méthode E.P.V. qui vous permet de faire preuve, dès vos débuts d'une compétence technique et d'un dynamisme que n'auraient pu vous donner dix ans de pratique !

Plus vite vous vous déciderez, plus vite vous connaîtrez cette vie nouvelle, indépendante et large qui vous attend.



Représentant (V.R.P.) - Agent technique commercial - Chef de Vente - Inspecteur commercial - Directeur commercial - Négociateur - Ingénieur commercial - Succursaliste - Gérant de Commerce - Démonstrateur, Vendeur ou Vendeuse dans un Magasin - etc...

HATEZ-VOUS DE PROFITER DE CES 5 CHANCES !

Chance d'être assuré, grâce la diversité de ces Carrières, de pouvoir choisir une situation "sur mesure", adaptée à vos goûts, à vos ambitions et à vos possibilités, même si vous êtes ouvrier, même si vous n'avez que le Certificat d'Etudes ;

Chance d'obtenir cette situation rêvée grâce à l'Ecole Polytechnique de Vente, la seule Ecole à vous assurer ces deux atouts indispensables pour réussir : une formation professionnelle complète et actualisée suivant les techniques les plus modernes et un développement dynamique de votre personnalité

PLACE ASSURÉE
grâce à l'Association des Anciens.

ORIENTATION PROFESSIONNELLE GRATUITE
par psychotechnicien diplômé.

STAGES RÉMUNÉRÉS
en cours d'études.

PAIEMENT DES COURS
par petites mensualités, sans formalités.

SOUTIEN-CONSEIL
jusqu'à votre pleine réussite sociale.

lité qui décuplera votre confiance en vous-même ;

Chance de suivre par correspondance cette préparation accélérée, chez vous, à vos heures, avec tout l'agrément et toute l'efficacité de la Méthode révolutionnaire des "cours personnalisés" ;

Chance, si vous êtes déjà dans le Commerce, de pouvoir vous perfectionner sans interrompre vos occupations (à l'insu de tous) et de tripler très vite vos gains ;

Chance, enfin, de bénéficier de ces avantages exceptionnels qui hâteront encore votre réussite :

GRATUITEMENT CE VÉRITABLE DIGEST

sur les Carrières actives du Commerce, avec les témoignages et les conseils de ceux qui ont magnifiquement réussi grâce à l'E.P.V. Pour le recevoir, remplissez et postez dès aujourd'hui le Bon ci-contre à l'E.P.V. 60, rue de Provence, PARIS-9^e



Ecole Polytechnique de Vente

60, rue de Provence, Paris 9^e

(Ecrivez en lettres d'imprimerie S.V.P.)

M
Profession (facultatif)
N° rue
à Dépt.
BON N° 465 POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE ET SANS ENGAGEMENT (Envoi sous pli fermé)

D'UN PRIX MODIQUE

la cellule photoélectrique est maintenant utilisable partout et par tous !

Cellules photoélectriques pour tous usages :

Commande d'ouverture de porte
Protection contre le vol
Signalisation - Comptage - etc...

Très facilement posée par l'utilisateur lui-même

SEGOR

DÉP^t ÉLECTRONIQUE
8, Rue GAUGUET • PARIS 14^e
Tél : POR. 97-13 • GOB. 02-33



nous mettons des oignons sauvages dans les ragoûts et dans les soupes. Si vous êtes inquiet au sujet des plantes vénéneuses, goûtez-en un petit morceau du bout de votre langue. Si le goût est amer, ne mangez pas la plante. Surveillez aussi les animaux et les oiseaux. Vous pouvez manger les plantes qu'ils mangent.

Elles étaient notre apport prévisible, ces plantes sauvages. Nous avons appris où elles poussaient et en quelle quantité. Notre problème principal était la viande, la base de notre régime. Le succès de notre expérience dépendrait de notre possibilité de nous maintenir alimentés... et bien alimentés.

Lors de notre deuxième nuit dans la nature, Marjorie écrivit dans son journal personnel : « Ceci est un merveilleux endroit — confortablement caché derrière des collines à pentes douces. Le ruisseau court joyeusement sur du sable propre avec les arbres se pressant le long de ses rives... Dommage que nous ne puissions pas nous détendre et profiter du paysage. »

Et elle avait bien raison. Nous ne pouvions pas nous permettre de nous détendre.

Note de la rédaction : Le mois prochain, dans *Mécanique Populaire*, les Tinsley feront le rapport des résultats de leur « essai de survie », et la signification de leurs découvertes pour votre propre famille.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SUPÉRIEUR et COMMERCIAL

BREVETS — C.A.P.

BACCALAURÉATS

CARRIÈRES du SECRÉTARIAT
et de la COMPTABILITÉ

Envoi gratuit : notice MP

COURS D'ANNÉE SCOLAIRE

COURS DE VACANCES

Toutes classes

COURS NADAUD

1, place Jussieu, **PARIS (5^e)**, POR. 13-38

EXTERNAT - DEMI-PENSION

à Paris-5^e, Paris-11^e et Fontenay-aux-Roses

INTERNAT

de plein air en forêt de Sénart

COURS PAR CORRESPONDANCE